

« La vie numérique a contribué à mettre tout le monde en compétition »

Pour l'économiste Daniel Cohen, la promesse d'une société de coopération née avec internet a basculé dans une société de la compétition, tant dans l'ordre économique que dans l'ordre intellectuel.

ENTRETIEN

WILLIAM BOURTON

Dix ans après son portrait de *L'Homo Economicus* luttant dans la jungle du capitalisme déshumanisé, l'économiste français Daniel Cohen a étudié *L'Homo Numericus* dont le sort n'est au fond guère plus enviable malgré les immenses potentialités que recèle l'univers numérique.

Il y a une vingtaine d'années, on fondait beaucoup d'espoirs dans la révolution numérique qui se dessinait, qui devait rendre le monde plus proche, plus instruit, plus ouvert... Aujourd'hui, il y a globalement un sentiment de déception. Le partagez-vous ?

Oui, et c'est même le point le plus important : mesurer l'écart qui s'est creusé entre les attentes d'une société qu'on pensait collaborative, dans lequel Wikipédia serait un peu la nouvelle norme, où l'on pourrait créer des associations de savoirs et de connaissances, où la vie politique serait dynamisée, avec la capacité de faire entendre des mouvements différents... Une partie de cette promesse s'est réalisée : on a accès, au bout de son clavier, à des savoirs nouveaux, à des bibliothèques universelles infinies ; des mouvements politiques ou culturels, comme les Printemps arabes, Black Lives Matter ou Me Too n'auraient pas connu le même essor sans les réseaux sociaux, etc. Mais cette promesse d'une société de coopération a basculé dans une société de la compétition, tant dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre économique. Dans l'ordre intellectuel, si vous voulez vous faire entendre sur le net, il faut parler plus fort que les autres, jusqu'à aller dans l'outrance. Dans l'ordre économique, avec la vie numérique, tout le monde est en concurrence : c'est au plus offrant ou au moins-disant en termes de rapport qualité-prix.

Au début, on cherchait des informations sur internet ; aujourd'hui, on y cherche aussi – et pour certains, surtout – des confirmations, des croyances qui nous rassurent. Ce « tribalisme » est l'inverse de l'ouverture au monde espérée...

Exactement. Un savant produit une théorie parce qu'il a une vision et il essaye coûte que coûte de la prouver. Mais son *a priori*, il l'expose au risque de la réfutation, avec des expériences qui confirment ou infirment sa théorie. Sur les réseaux sociaux, c'est pareil : vous allez chercher la confirmation de vos idées. Sauf que, par rapport à la démarche du savant, vous n'êtes jamais réfuté. Si vous pensez, par exemple, que la guerre en Ukraine a été voulue par des grands groupes gaziers pour augmenter le prix, vous allez trouver des milliers de gens qui le pensent également. La force de frappe d'internet, c'est de pouvoir agréger des idées, aussi baroques soient-elles, en millions. Et donc, vous vous trouvez dans un monde où vous perdez progressivement le rapport au réel. Vous perdez le rapport à la contradiction et vous vous retrouvez dans des ghettos où ce qui vous soude, c'est que vous êtes unis par des idées généralement bizarres – parce que c'est ça qui fait la force du magnétisme. Et donc, de

facto, au lieu d'avoir un monde ouvert, vous trouvez dans un monde étrangement très fermé.

Pour illustrer la révolution anthropologique (au sens strict d'un bouleversement des rapports aux autres au sein d'un groupe humain) provoquée par le numérique, vous prenez l'exemple de l'application de rencontres Tinder, qui permet « d'optimiser » la relation avec autrui. Pourriez-vous expliquer ?

Il faut d'abord savoir que d'un point de vue économique, la nature de la révolution numérique c'est, comme les révolutions industrielles du passé, d'essayer d'augmenter la productivité du travail, c'est-à-dire la capacité de faire en une heure ce qu'on faisait avant en deux heures, et un siècle plutôt en dix heures – le travail à la chaîne, c'est retirer à l'artisan toute autonomie, c'est le faire se conformer à un protocole et le chronométrer. La nouveauté, et c'est ça qui lui donne une dimension de rupture anthropologique, c'est que la révolution numérique veut améliorer la productivité des relations interpersonnelles : ce n'est plus la relation de l'homme à la matière, c'est la relation de l'homme à l'homme. C'est typiquement ce dont il s'agit avec le télétravail, avec la télé-médecine, etc. : faire des économies en « temps humain ». Il y a un gain d'efficacité, mais dont le but est de réduire le temps que les humains vont passer en chair et en os et en face-à-face. Pour en venir à votre question, le processus qui est mis en œuvre sur Tinder est exactement

celui que, comme économiste, je vois à l'œuvre dans cette recherche de gain de productivité : c'est de réduire au « juste à temps » les relations humaines, c'est de limiter au strict minimum le moment où les humains vont devoir se rencontrer, parce qu'on ne peut pas faire autrement. En première intention, Tinder est une révolution magnifique, c'est une libération, ça permet d'avoir une vie amou-

reuse, sexuelle en dehors du cadre étroit où se nouent ordinairement les relations sociales. Puis, en réalité, progressivement, on passe du qualitatif ou quantitatif et ça devient comme le travail à la chaîne : on « industrialise » le sentiment amoureux, la personne que vous rencontrez n'est plus qu'un élément dans une série, en attendant le suivant.

A la fameuse « fracture numérique », qui sépare ceux qui ont et n'ont pas accès au monde numérique, s'est ajoutée, au sein de la première catégorie, la question de l'éducation aux médias numériques. Il y a ceux qui savent et ceux qui ne savent pas comment fonctionnent l'intelligence artificielle, les algorithmes, etc. ; il y a ceux qui ont les bons réflexes de critique des sources, et ceux qui ne les ont pas...

C'est effectivement très important mais, pour moi, le point qui fait bifurquer la vie numérique de ses promesses vers les risques d'abêtissement et de radicalisation, c'est qu'il y existe une conjonction entre la contre-culture des années 60, qui a tenté de faire advenir un monde « horizontal » (sans rapports hiérarchiques) et sans vérité révélée, et la révolution conservatrice des années 80,



Pour Daniel Cohen, la force de frappe d'internet, c'est de pouvoir agréger des idées, aussi baroques soient-elles.

© LÉA DORNIER (ST)

Trois ouvrages à éplinger

Daniel Cohen est né en 1953. Il est membre fondateur et président de l'École d'Économie de Paris. Dans sa bibliographie, épinglons *La Mondialisation et ses ennemis* (Grasset, 2004), *Homo Economicus* (Albin Michel, Prix du livre d'économie 2012) et *Le monde est clos et le désir infini* (Albin Michel, 2015).



DANIEL COHEN
Homo Numericus
Albin Michel
234 pages,
20,90 euros

qui a mis en scène l'idée que la société est un agrégat d'individus isolés en compétition les uns avec les autres. Je pense que le point de rupture, c'est que les deux ont concouru très fortement à désinstitutionnaliser le monde. Donc, ce qui nous abêtit individuellement, c'est le fait que nous ne disposons plus de moyens de penser ensemble. Alors, certes, il faut éduquer les enfants au numérique... Mais le problème central pour expliquer les pathologies du monde, c'est que nous y allons seuls. Quand on est confronté à des préjugés, on est happé par des gens qui ont les mêmes préjugés et il n'y a pas de force régulatrice comme des communautés de savants, des entreprises, des partis politiques, des médias qui sont capables de produire un contre-pouvoir. Comme je l'ai dit plus haut, la vie numérique a beaucoup contribué à mettre tout le monde en compétition. Les entreprises deviennent de plus en plus des

opérateurs de sous-traitants où le meilleur rapport qualité-prix est constamment extrait. Pour l'économiste que je suis, ça ne peut pas être une mauvaise chose parce qu'on élargit le champ de la compétition. Mais en même temps, on sait bien qu'en pratique, ça veut dire que les problèmes sociaux sont constamment externalisés. Si vous prenez les élections en Italie, vous voyez comment un parti néofasciste surgi de nulle part a été capable, tout d'un coup, de devenir le premier parti italien parce qu'il a réussi à agréger tout seul la colère contre la coalition Draghi – car à part les crucifix dans les écoles, son programme politique est assez difficile à comprendre... Je pense que le point qui rend notre vie impossible, c'est cette mise en concurrence permanente des corps constitués par cette agrégation fragile d'individualités, comme le net est capable de le faire.